

DREAMSPEAKER

Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

La Première Nation de Campbell River : Un Aménageur/Promoteur Immobilier Hors du Commun

par Lyse Cantin



Le port commercial de la Première nation de Campbell River pourra bientôt desservir le trafic international.

En affaires, il n'y a pas de formule magique. Mais comment faire pour qu'une entreprise survive aux aléas de l'économie de marché tout en réalisant des profits intéressants? Prenons l'exemple d'une Première nation très sophistiquée : celle de Campbell River. Ajoutons-y un coentrepreneur solide et expérimenté. Et faisons la promotion du concept lors d'un forum international. Et voilà! On obtient le Centre commercial *Discovery Harbour*!

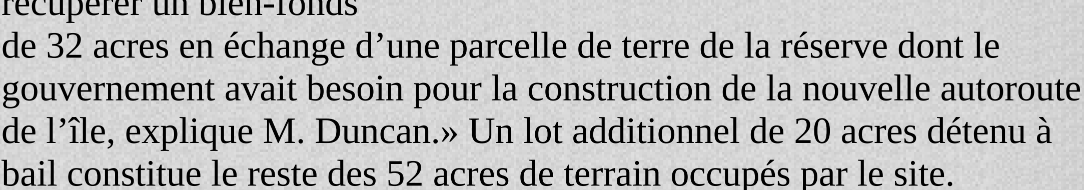
Le Centre commercial *Discovery Harbour* fut l'idée d'un visionnaire, le chef Bill Roberts, aujourd'hui décédé, et de son fils, Tony Roberts, qui a succédé à son père comme chef de la Première nation de Campbell River pendant quatorze ans. L'idée fut concrétisée par le gestionnaire de la Première nation, Robert Duncan, qui a dirigé le projet pendant quatre ans jusqu'à son aboutissement cet été.



Dessin du projet de centre commercial Discovery Tour de la Première nation de Campbell River.

[de traversiers Kitasoo](#)

[Credits](#)



« Une entente foncière générale, conclue en 1981, nous a permis de récupérer un bien-fonds de 32 acres en échange d’une parcelle de terre de la réserve dont le gouvernement avait besoin pour la construction de la nouvelle autoroute de l’île, explique M. Duncan.» Un lot additionnel de 20 acres détenu à bail constitue le reste des 52 acres de terrain occupés par le site.

Situé à l’intérieur des limites de la ville de Campbell River, le terrain est bordé à l’arrière par une marina de 460 places appartenant à la Première nation et à l’avant par l’autoroute de l’île, ce qui lui confère un accès idéal à la circulation locale et touristique.

« Nous avons prévu un mail principal qui offrira environ 420 000 pieds carrés d’espace commercial, pour des banques, des restaurants, un pub pour la marina et un marché autochtone. Il y aura également divers autres types de locataires qui occuperont des bâtiments autonomes et un mail de moindre dimension. » Les travaux de préparation du terrain pour le mail principal sont en cours, et les principaux locataires - Zellers, Canadian Tire et Superstore - ont hâte d’emménager dans leurs nouveaux locaux.

C’est un sentiment que partage les autorités du district. La Première nation de Campbell River a fait don au district de Campbell River d’un terrain de six acres situé à l’extrémité sud de la propriété. « Les autorités proposent de construire un nouveau centre civique sur trois des six acres et le reste sera utilisé aux fins d’un stationnement commun géré conjointement avec la Première nation de Campbell River », explique M. Duncan.

Le centre civique jouxtera l’hôtel et le centre des congrès. On projette également la construction d’un ensemble de condominiums de quatre-vingt-huit unités. Le petit mail, qui sera situé de l’autre côté de l’autoroute, est déjà en voie de construction.

« À ma connaissance, ce projet est unique au Canada, explique M. Duncan. La moitié du complexe sera située dans les limites de la réserve et l’autre moitié sur un terrain situé à l’extérieur de la réserve, mais appartenant à la société de la bande. À bien des points de vue, il s’agit d’un projet modèle car il a fallu veiller à ce que les règlements et politiques de zonage s’appliquent aux deux types de terrains. »

Selon M. Duncan, près de la moitié des 500 personnes que compte la Première nation pourront y travailler. « Le Centre commercial *Discovery Harbour* et l’hôtel créeront environ 1000 emplois dans la région, dit-il. Plusieurs de nos principaux locataires se sont engagés à former des Autochtones. Et Emploi Canada et Immigration Canada ont

également parrainé deux programmes de formation en préparation des nouvelles possibilités d'emploi. »

Robert Duncan est très fier du projet, et à juste titre : « Ce que retirera la Première nation de Campbell River de ce projet d'aménagement, c'est de devenir propriétaire et gestionnaire de la moitié d'un complexe immobilier d'une valeur de plus de 100 millions de dollars - un complexe qui s'étendra au-delà des limites de la réserve. »



Le repos du guerrier. Cette sentinelle de l'île Nootka est un hommage silencieux au peuple Mowachaht sur lequel elle veille depuis plus de soixante-cinq ans, sur les lieux du premier établissement de Friendly Cove. Le 15 juin 1996, la Première nation des Mowachaht/Muchalaht a célébré l'ouverture de son nouvel établissement, Tsaxana, à 3 km au nord de Gold River, en Colombie-Britannique.





DREAMSPEAKER

Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

Le cancer du sein : un enjeu incontournable pour les femmes autochtones

par Jacqueline Davis



Mon nom est Jacqueline Davis. Je suis une Crie de la réserve Peguis, au Manitoba. Je suis divorcée, mère de deux garçons déjà grands et de deux petits-enfants, tous établis dans l'est du pays. Je suis arrivée à Vancouver en 1981 pour travailler comme aide-infirmière dans les hôpitaux de la région. J'ai connu de nombreux changements dans ma. J'ai suivi des cours de recyclage au Centre d'éducation autochtone, ici à Vancouver, et j'ai suivi un programme de cours en sciences médicales au collège Langara. Mon rêve est de devenir une infirmière diplômée pour pouvoir travailler auprès des Autochtones.

Alors que j'étudiais au Centre d'éducation autochtone, j'ai découvert que je souffrais de diabète (type II). Et un an plus tard, alors que je commençais à m'habituer à vivre avec le diabète, j'ai appris un nouvelle terrible : j'avais le cancer.

À l'annonce du diagnostic « cancer du sein » , je me suis demandée : « Vais-je mourir? » . À partir de ce moment, tout est allé très vite : mastectomie, chimiothérapie, mammoplastie. Je me sentais comme désincarnée, et j'observais cette femme qui se battait contre un ennemi qui voulait la dévorer. Puis j'ai eu

Credits

comme un regain d'énergie. J'allais me battre. Ce monstre à figure de crabe n'allais pas m'avoir si facilement. J'était face à une situation où ma vie était en danger et il fallait que je m'en sorte coûte que coûte. Et c'est ce que j'ai fait.

Aujourd'hui, je travaille comme bénévole à la Fondation canadienne pour le cancer du sein, chapitre de la Colombie-Britannique, Comité de l'éducation, comme monitrice agréée en autoexamen des seins; et je travaille aussi au Programme des visiteurs de la Société canadienne du cancer (anciennement programme *Surmonter le cancer*), où je rends visite aux femmes autochtones et autres nouvellement diagnostiquées; je travaille aussi au Comité des projets d'information sur le cancer pour la région de la Colombie-Britannique et du Yukon, où je me renseigne sur les derniers développement en matière de cancer et sur la meilleure façon de transmettre cette information aux femmes auprès desquelles je travaille.

J'ai choisi de travailler dans le domaine de l'éducation sur le cancer parce que je veux sensibiliser les femmes autochtones aux questions relatives au cancer du sein. Mon expérience personnelle m'a permis de prendre conscience des besoins qui existent en matière d'éducation des femmes autochtones.

J'ai fondé la *First Nation Breast Cancer Society* (Société autochtone du cancer du sein) en juillet 1995. Il me semblait que si les femmes autochtones avaient une organisation où s'adresser en matière de cancer du sein, et qui serait dirigée par d'autres victimes du cancer du sein ou par des femmes autochtones, elles y viendraient et donneraient leur appui. L'organisation travaille en conjonction avec d'autres organismes qui partagent et diffusent l'information aux femmes autochtones.

Avec l'aide de la Société canadienne du cancer, j'ai pu constituer un groupe autochtone de soutien aux victimes du cancer du sein, destiné spécifiquement aux femmes autochtones qui ont été diagnostiquées comme ayant le cancer du sein. Il s'agit d'un groupe d'entraide dirigé par moi-même et par d'autres femmes autochtones qui ont survécu au cancer du sein.

Récemment, avec l'aide de Santé Canada, la *First Nation Breast Cancer Society* et la Fondation canadienne pour le cancer du sein, chapitre de la Colombie-Britannique, ont réalisé un documentaire intitulé *Echoes of the Sisters — First Nations Women: Breast Cancer*, où des femmes autochtones qui ont survécu au cancer du sein racontent leur histoire et sensibilisent les autres femmes

autochtones à l'importance de l'autoexamen des seins, de la mammographie annuelle, de l'examen médical et d'un mode de vie sain. La détection précoce : voilà la meilleure forme de protection.

J'espère que les images du message véhiculé dans *Echoes of the Sisters* toucheront de nombreuses femmes autochtones vivant en réserve et hors réserve. Et j'espère qu'elles contribueront à sauver des vies pendant plusieurs générations à venir. Le document vidéo sera diffusé sur la chaîne *Knowledge Network* cet automne, et on prévoit le diffuser à travers le Canada et sur la chaîne CBC Nord. Une copie d'*Echoes of the Sisters*, accompagnée d'une affiche en couleur et d'une brochure d'information de dix-huit pages, a déjà été envoyée gratuitement à 604 groupes des Premières nations du Canada. Les communautés autochtones peuvent commander des copies supplémentaires du document vidéo au prix de 45 dollars, auprès de la *First Nation Breast Cancer Society*, à l'adresse figurant au bas de cet article.

J'espère que tous les Autochtones du Canada appuieront la FNBCS et ses programmes de soutien et de sensibilisation en se procurant le document vidéo ou en faisant un don. Il s'agit là d'un programme très important. Je sais très bien que notre communauté est mal informée et peu sensibilisée au problème du cancer du sein; j'espère que mon travail apportera quelque chose dans ce sens-là. Les Autochtones doivent prendre conscience que le cancer du sein n'a pas de préjugés — il se soucie peu de savoir à qui il s'attaque; ce n'est pas une maladie de l'homme blanc — c'est une maladie qui menace tout le monde.

Pour avoir plus d'information au sujet de la *First Nation Breast Cancer Society*, s'adresser à notre bureau, salle D-311 du B.C. Women's Hospital and Health Centre, 4500 Oak St., Vancouver (C.-B.) V6H 3N1; téléphone : (604) 875-3677; fax : (604) 875-2445. Pour avoir de l'information au sujet du Groupe de soutien aux femmes autochtones victimes du cancer du sein, contacter Jacqueline, au numéro (604) 876-0675.



[Publications] [Retournez à la liste] [English]



DREAMSPEAKER

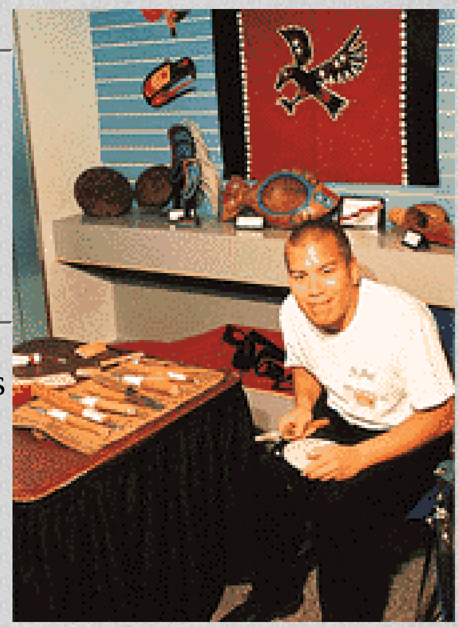
Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

La formation des Autochtones en gestion des terres

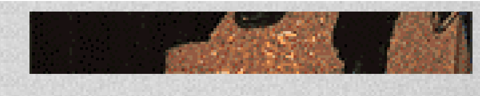
par Martha Reeve et Bessie Brown

Au cours des dernières années, les Premières nations ont pris conscience qu’elles avaient de plus en plus besoin de compétences en gestion des terres, afin d’être en mesure de gérer les projets d’aménagement exécutés sur leurs terres et sur leurs territoires traditionnels. Ce besoin est devenu un peu plus pressant depuis le jugement rendu dans l’affaire Delgamuukw, selon lequel une Première nation doit être consultée sur les questions qui peuvent modifier son aptitude à exercer ses activités traditionnelles, explique Richard Frizell, directeur du service des Terres et Fiducie du MAINC, région de la Colombie-Britannique. « Ce besoin est également de plus en plus pressant à l’heure où nous nous préparons à vivre dans un contexte de traités. »



Karl Morgan, sculpteur de la Première nation Tsawwassen, a célébré la Journée nationale des Autochtones, le 21 juin dernier, en faisant une démonstration de ses talents de sculpteur au BC Tel Phone Mart, à Richmond.

Pour aider les Premières nations à répondre à ce besoin, le MAINC cherche à promouvoir la création d’une Initiative de formation en gestion des terres (Land Stewardship Training



Initiative - LSTI). « Cette initiative découle de l'engagement du gouvernement fédéral à soutenir l'autonomie gouvernementale des Premières nations et à répondre aux besoins qui existent en matière de formation et de compétences », explique M. Frizell.

La LSTI vise à augmenter les compétences des Premières nations en matière d'aménagement du territoire et de gestion des ressources, notamment leur aptitude à instaurer des processus de gestion des terres et des ressources et à gérer les dossiers dont ils sont saisis par le provincial. « Il est essentiel que le MAINC soit plus proactif dans son appui aux initiatives visant à développer l'aptitude des Premières nations à assumer l'aspect juridique de la gestion des terres », ajoute M. Frizell.

À l'heure actuelle, le Programme de formation en gestion des terres (Land Management Training Program - LMTP) offert aux Premières nations par le MAINC se limite aux aspects techniques du traitement des documents juridiques concernant les opérations foncières des réserves et aux aspects environnementaux liés à la Loi canadienne sur l'évaluation environnementale, plus spécifiquement dans le contexte des pouvoirs délégués en vertu de la Loi sur les Indiens. Les programmes offerts par les collèges et les universités en matière de gestion des terres et des ressources des Premières nations ne sont pas assez complets.

Toutefois, M. Frizell dit que le Programme de formation en gestion des terres aura une approche « holistique », axée sur le communautaire, et qu'il permettra aux participants d'obtenir une attestation de compétence postsecondaire. Il souligne également que le programme permettra aux collectivités autochtones d'évaluer une grande diversité d'activités et de projets d'exploitation, par exemple des projets d'exploitation gazière et des demandes d'épandage de produits de lutte contre les infestations d'insectes.

Pour que le Programme de formation en gestion des terres soit en succès, il est essentiel que les Premières nations participent à son élaboration, souligne M. Frizell. « Nos discussions préliminaires avec les Premières nations nous ont confirmé leur intérêt à l'égard du programme. » Il ajoute que plus de soixante pourcentage des Premières nations de la Colombie-Britannique ont déjà manifesté leur intérêt à ce sujet.

Il explique que le plan vise à former un Comité consultatif des Premières nations d'ici septembre 1996, lequel sera chargé de la conception et de la mise en oeuvre du programme. Une fois qu'on aura déterminé la nature et le contenu général du programme, on s'occupera de ses autres aspects (contenu de chaque module, mode et lieu de prestation, administration du programme). Le premier de deux programmes pilotes prévus, dotés chacun d'un personnel de 25 personnes, devrait être en place d'ici janvier 1997.





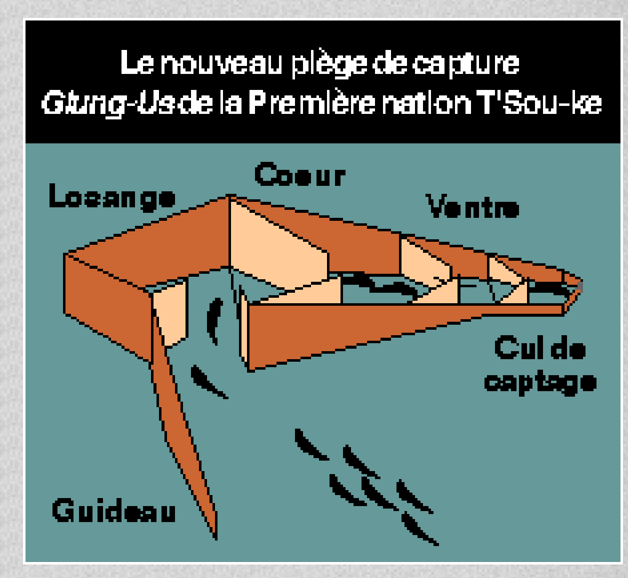
DREAMSPEAKER

Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

Une méthode de capture pour l'avenir

par Jolayne Madden-Marsh



La Première nation T'Sou-ke First Nation redécouvre une partie de son patrimoine en réhabilitant une ancienne méthode de pêche consistant à capturer le saumon dans de grands filets pour ses besoins alimentaires, socioculturels et cérémoniels.

Les membres de la Première nation T'Sou-ke First Nation utilisaient jadis un filet de haut fond, qu'ils appelaient SXOLE, et plus tard un dispositif de piégeage sur piles, jusqu'à ce que les ouvertures de pêche très restrictives, les coûts élevés d'exploitation et la flottille moderne de pêche à la senne les obligent à abandonner cette méthode en 1958. La version moderne de ce dispositif de piégeage a été nommée Glung-Us en l'honneur du dernier chef T'Sou-ke à pratiquer ce type de pêche dans le territoire ancestral de la Première nation, à Sooke, petite localité située à 64 km à l'ouest de Victoria (Colombie-Britannique).

Cette méthode a été conçue et mise à l'essai dans la citerne antiroulis du Marine Institute de l'université Memorial, à Terre-Neuve. Lors de leur passage à Terre-Neuve, les représentants de la Première nation T'Sou-ke ont demandé à des pêcheurs terre-neuviens qui emploient des pièges similaires pour

Credits

la pêche à la morue de venir à Sooke pour leur montrer comment utiliser cette méthode.

Il y a d'énormes avantages à utiliser des pièges de capture plutôt que des filets dérivants ou des filets maillants. Ils permettent notamment aux poissons de rester en vie jusqu'au moment de leur prélèvement ou de leur remise en liberté, et de conserver ainsi leur brillante robe océane. Et comme ces dispositifs sont installés à demeure, ils peuvent servir au recensement, à l'étiquetage et à la surveillance des stocks. Enfin, ils peuvent être réutilisés année après année, avec le minimum d'entretien et de réparations.

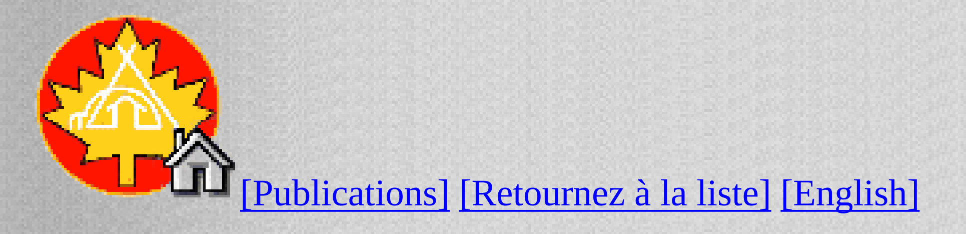
Un autre avantage de cette méthode est qu'elle permet aux Autochtones de pêcher à nouveau dans leur territoire traditionnel, et de fournir de l'emploi à leurs collectivités. Actuellement, les T'Sou-ke assurent leurs besoins en embauchant un senneur qui ne pêche pas sur leur territoire, et qui ne procure donc aucun emploi à leur communauté. Selon David Mannix, conseiller des T'Sou-ke en matière de sylviculture, les pièges de capture devraient créer une douzaine d'emplois au sein de la collectivité. M. Mannix a également mentionné qu'il était question de breveter le système Glung-Us. « Les autres bandes indiennes semblent intéressées par cette méthode. Elles observent ce que nous faisons », dit-il.

Le piège à filets Glung-Us a une drôle d'allure. Il est de taille importante, faisant environ 35 brasses de longueur sur 12 brasses à son point le plus large. (Pour les marins d'eau douce : une brasse est une mesure qui correspond à la longueur des deux bras étendus, soit environ six pieds.) Il est constitué par quatre sections distinctes : le losange, le coeur, le ventre, le cul de captage, qui permettent d'opérer une sélection progressive des spécimens à prélever. Les saumons sont dirigés vers le piège par un très long filet formant guideau qui les amène dans la première section du dispositif.

Gordon Curry, le spécialiste de Pêches et Océans qui a travaillé avec la Première nation T'Sou-ke sur ce projet, explique ainsi le principe de fonctionnement du piège de capture : « Le saumon tend à remonter le cours d'eau à contre-courant. Une fois dans la première section du dispositif, il est guidé par des déflecteurs dans la section suivante et ainsi jusqu'à la dernière section, où il séjourne jusqu'à son prélèvement. Le dispositif fonctionne à l'aide du courant créé par le mouvement des marées; lorsque la marée change, l'entrée du cul de captage se referme automatiquement afin d'empêcher les captures de s'échapper.

L'état des pêches de la côte ouest suscite beaucoup d'inquiétude,

tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'industrie. La préservation et la régénération des stocks de saumon de la côte ouest est une priorité du ministère des Pêches et des Océans, et la « nouvelle » méthode de récolte traditionnelle des T'Sou-ke permettra aux pêcheurs autochtones de contribuer à la reconstitution des populations de saumon en déclin tout en exploitant les stocks ayant un bon taux d'abondance.


[Publications] [Retournez à la liste] [English]



DREAMSPEAKER

Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

Un festin autochtone

par Lyse Cantin



Dolly Watts, reine du pain *bannock* et heureuse propriétaire du restaurant Liliget Feast House.

Vous voulez faire une expérience hors de l'ordinaire? Être transporté dans un autre monde? Il vous suffit pour cela d'entrer dans un des endroits les plus accueillants de Vancouver : *Liliget Feast House*. Vous serez tout de suite gagné par le décor chaleureux, avec ses tables et ses bancs en cèdre aux tons mordorés, par le rythme d'un tambour évoquant un battement de coeur, et par l'art indien qui orne les murs d'une pièce rappelant l'intérieur traditionnel d'une longue maison. Un heureux mariage d'hospitalité autochtone et de confort moderne : voilà ce que vous trouverez au restaurant *Liliget Feast House*.

Liliget est un mot Gitxsan qui signifie *endroit où on festoie*. Et l'amour des gens est le terme qui définirait le mieux la propriétaire du restaurant, Dolly Watts. Dolly sait ce qui fait plaisir aux gens et à leur palais. Elle a ouvert son restaurant à la fin d'août 1995 et les affaires marchent très fort. Le restaurant se spécialise dans les grillades sur charbon de bois d'aulne, par exemple le saumon, les huîtres, les moules, les crevettes et le gibier, servis avec riz sauvage, fougères vapeur et patates douces. Le repas commence toujours avec un panier de pain *bannock* chaud.

C’est justement le pain *bannock*, met typiquement autochtone, qui a amené Dolly Watts à la restauration. Pour payer ses études d’anthropologie à l’université de la Colombie-Britannique, elle s’est lancée dans la fabrication du pain *bannock*. « J’ai fais une levée de fonds pour contribuer au financement d’un voyage d’écoliers, et j’ai récolté 1 500 dollars dès la première semaine. » Au cours de sa première année d’opération, Dolly et ses employés confectionnèrent 11 000 pains *bannock* par mois - tous à la main - et ce alors qu’elle était aux études à temps plein.

Dolly Watts parle volontiers de ses tribulations de jeune PME. « J’ai dû travailler très dur. Le domaine de la restauration est très concurrentiel mais j’ai des gens formidables qui travaillent pour moi. Ça m’aide beaucoup. »

Mais même si Dolly Watts avait fait marcher une affaire de traiteur avec succès pendant plusieurs années, cela ne l’a pas aidée lorsqu’il a fallu négocier un emprunt pour acheter un restaurant.

« Nous avons bien essayé, dit-elle, mais ils ne voulaient rien savoir de nous, même si nous avions déjà eu une entreprise qui marchait bien et que nous avions de l’argent pour les rénovations et le démarrage du restaurant. Le domaine de la restauration est considéré comme très risqué. »

Ce qui fait que lorsqu’est venu le moment d’acheter *Liliget*, anciennement le *Quilicum*, Dolly Watts a eu l’idée de s’associer à son fils et de se passer de l’aide des banques. « Nous avons demandé à notre famille et à nos amis s’ils voulaient nous aider à financer l’affaire. Le 26 août de l’année dernière nous avons ouvert nos portes sans aucune fanfare parce que nous n’étions pas vraiment préparés — nous n’avions pas d’expérience. Le premier jour, nous étions littéralement débordés : nous avons dû envoyer des clients dans le pub d’en face en attendant que des tables se libèrent. Et notre terminal de crédit qui n’était pas encore arrivé! Nous avons dû faire les factures à la main. »

Les choses continuent depuis au même rythme effréné. Dolly passe seize heures par jour, sept jours sur sept, à s’occuper de son restaurant et de son service de traiteur. « J’ai eu de la chance cette année. J’ai eu trois jours de

congé à Noël. »

Mais il y a d'autres projets très intéressants à l'horizon pour Dolly Watts. Elle s'est associée avec une boulangerie locale pour trouver des façons de produire du pain *bannock* à la machine. Les premiers essais ont été concluants et Dolly a déjà eu la satisfaction de voir sa recette fabriquée en série.

Les perspectives d'avenir pour le service de traiteur et le restaurant de Dolly Watts sont extrêmement encourageantes. L'an dernier, même sans machine, Dolly et son équipe ont réussi à produire 450 000 pains *bannock* — entièrement à la main! Et avec le renouveau d'intérêt suscité par la culture autochtone, le restaurant *Liliget* a toutes les chances de réussir là où d'autres ont échoué.

Pour s'assurer de leur propre succès, Dolly Watts et son amie, Beverley O'Neil, de la société O'Neil Marketing Consultants, ont récemment lancé un Club d'entreprises autochtones pour les entrepreneurs, les consultants et les gens d'affaires autochtones. Le groupe se réunit au *Liliget Feast House* pour écouter un conférencier invité et prendre le petit-déjeuner tout en faisant connaissance et en échangeant sur diverses stratégies d'affaires.

Il n'y a pas de doute que lorsqu'il est question d'affaires, Dolly Watts sait de quoi elle parle. « C'est en persévérant qu'on y arrive. Il ne faut jamais abandonner la partie, dit-elle. Si quelqu'un ou quelque chose nous barre la route, il faut prendre un autre chemin. » Si cela a marché pour elle, cela peut marcher pour vous — foi de *bannock*!


[Publications] [Retournez à la liste] [English]



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

Libérons-nous corps et âme

par Bessie Brown

La Onzième Conférence annuelle sur le SIDA, qui s'est tenue à Vancouver récemment, a montré que les communautés autochtones de la Colombie-Britannique et du reste du pays sont en guerre contre le VIH et le SIDA.

« Les communautés autochtones essaient encore d'appréhender l'ampleur du phénomène sur leur population. Il s'agit pour elles non seulement de reconnaître que le VIH et le SIDA sont une réalité dans nombre de communautés autochtones, mais de trouver des moyens d'aider les membres de leurs communautés qui vivent avec le VIH ou avec le SIDA », déclare Rod George.

Rod George, co-administrateur en chef de la société *Libérons-nous corps et âme* (chapeautée par la B.C. First Nations AIDS Society), explique que la société a été créée pour informer et sensibiliser les communautés autochtones de la Colombie-Britannique sur tout ce qui touche au VIH et au SIDA.

Les fondateurs de la société *Libérons-nous corps et âme*, Leonard Johnston et Frederick Haineault, ont reconnu qu'il y avait des lacunes à combler en matière d'information et de prévention concernant le VIH et le SIDA dans les communautés autochtones. À leur sujet, Rod George explique ceci : « Ils voulaient prévenir et réduire la propagation du VIH dans les communautés autochtones par une approche holistique de l'art de guérir le physique, l'affectif et le mental. Cette approche holistique est représentée par le *cercle de guérison,* dans lequel tout le monde est compris, notamment les personnes qui vivent avec le VIH et le SIDA. Dans les communautés en équilibre, on essaie de préserver la solidité du cercle en s'aidant, en

Credits

s’appuyant et en se ressourçant les uns les autres.

Mais on n’a pas encore déterminé avec exactitude l’ampleur du phénomène VIH/SIDA au sein des communautés autochtones. En janvier de cette année, Santé Canada a déclaré que le nombre de cas de SIDA chez les Autochtones du Canada s’était multiplié par sept depuis 1990, passant de 24 à 176 l’an dernier. Ces chiffres sont très bas, mais la plupart de ceux qui sont près des milieux du SIDA croient qu’il sont bien en deça de la réalité car le dépistage est encore relativement rare dans les communautés éloignées.

Mais la question n’est pas là, selon Rod George : « Ce qui est clair, c’est la nécessité du travail d’information et de prévention dans les communautés autochtones de la Colombie-Britannique, et c’est ce que *Libérons-nous corps et âme* essaie de faire. Notre principal outil d’information et de prévention est la tenue d’ateliers. »

Les ateliers sont planifiés en consultation avec les représentants des communautés concernées. Rod George explique que toute l’information donnée au cours des ateliers est communiquée clairement, dans un langage franc et sans jargon spécialisé. En général, les personnes qui assistent à un atelier apprennent comment le VIH se transmet et comment, quant, pourquoi et où elles peuvent se faire tester : « Elles apprennent ainsi comment se protéger, comment se rassurer, où demander de l’aide et comment comprendre et aider une personne qui vit avec le VIH ou avec le SIDA. » Chaque atelier présente également un conférencier invité qui vit avec le VIH.

En plus de son travail d’information et de prévention, la société Libérons-nous corps et âme offre un programme de subvention du loyer qui fournit un petit nombre de subventions aux personnes séropositives qui vivent dans le Lower Mainland. « Grâce à ce projet, dix membres de la société peuvent rester chez eux sans avoir à dépenser plus du tiers de leur revenu pour le logement. »

Selon Rod George, la société *Libérons-nous corps et âme* est une organisation en transition et en développement : « Les ateliers sont révisés et réétudiés pour mieux répondre aux besoins de nos collectivités et pour être au diapason de ce qui se fait dans le dossier du VIH/SIDA. »

La société Libérons-nous corps et âmes est dotée d’une équipe de huit personnes et est dirigée par un conseil de direction de sept bénévoles élus lors de l’assemblée annuelle. « Le personnel

est excellemment appuyé par un contingent de bénévoles dont la générosité et l’enthousiasme sont le moteur de l’organisation », affirme Rod George.

Le défi confrontant les communautés autochtones est simple, dit-il : « Nous devons travailler ensemble pour aider nos communautés à assainir leur mode de vie. Nous croyons qu’en partageant l’information, on partage la responsabilité. En tant qu’Autochtones, nous devons travailler ensemble pour promouvoir la santé et le bien-être de nos communautés. »


[Publications] [Retournez à la liste] [English]



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

Service de conférenciers de la société Libérons-nous corps et âme

par Allan M.

L'un des programmes offert par la société *Libérons-nous corps et âme*, organisme de la First Nations AIDS Society, est le service des conférenciers. Selon nous, il est important que les communautés autochtones entendent le témoignage des personnes qui sont directement affectées par le VIH et le SIDA. Le service des conférenciers est constitué de bénévoles qui acceptent de parler des préjugés, de la peine et de la honte qu'ils ont éprouvés, et des moyens qu'ils ont pris pour recouvrer leur dignité, leur sérénité et leur espoir en l'avenir. En traitant du sujet avec humanité, humour et compassion, les conférenciers mettent un visage humain sur les sombres statistiques concernant le taux d'infection et les conséquences tragiques du VIH et du SIDA.

Voici un bref extrait de l'histoire de l'un de ces conférenciers.

« Mon nom est Allan M. J'ai découvert que j'étais séropositif en 1984, juste avant Noël. Cela m'a donné un coup terrible lorsque le médecin m'a annoncé la nouvelle. C'était comme recevoir une condamnation à mort. J'ai eu un moment de désespoir et j'ai même pensé à me suicider en me jetant devant un autobus, mais une petite voix m'a dit de ne pas le faire. »

Je ne voulais pas finir ma vie comme cela, alors j'ai décidé de faire du mieux que je pouvais avec ce que le destin me donnait. J'ai entrepris de me constituer un réseau de soutien auprès de ma famille et de mes amis parce qu'à cette époque-là il y avait très

peu de ressources pour les gens comme moi. Il n'y avait pas de société comme *Libérons-nous corps et âme.* J'ai fait beaucoup de chemin depuis ce jour fatidique de décembre.

La première fois que j'ai entendu parler de la société *Libérons-nous corps et âme*, c'était il y a trois ans, au moment de m'inscrire au programme des subventions de loyer administré par la société. Peu après, un ami et un employé de la société m'ont parlé du service des conférenciers. Ils m'ont encouragé à participer au programme et j'ai commencé à faire du bénévolat à partir de février 1995. Depuis, je suis allé dans beaucoup d'endroits pour raconter mon histoire aux Autochtones de la Colombie-Britannique.

J'ai décidé de faire du bénévolat tout d'abord pour aider à démystifier le VIH et le SIDA en racontant mon histoire aux autres Autochtones, en particulier à nos jeunes et à nos aînés. Pour ce qui est des jeunes, la raison est assez évidente, mais pour ce qui est des aînés, la raison est que nous les considérons comme nos guides, et que s'ils ne savent rien du VIH et du SIDA, ils ne peuvent pas nous aider à transmettre l'enseignement approprié. Je crois fermement que les aînés constituent une partie importante de la solution.

Le service des conférenciers m'a permis de transmettre un message d'espoir et de vivre sans me décourager, même si mes chances de m'en sortir sont très maigres. Cela me fait énormément de bien de communiquer mon message et de montrer qu'on peut être séropositif tout en vivant sa vie pleinement. Aujourd'hui, je ne me sens pas seul et je ne suis pas découragé à l'idée d'être séropositif, mais cela m'attriste parfois de constater que certaines personnes ne savent pas ce que cela signifie que de vivre avec le VIH. À mes frères et à mes soeurs autochtones qui sont séropositifs et qui liront ceci, je dis allez chercher de l'aide et n'ayez pas peur. À tous ceux qui m'ont accueilli au sein de leur communauté, je dis merci de m'avoir donné le privilège de partager mon histoire avec vous.


[Publications] [Retournez à la liste] [English]



DREAMSPEAKER

Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

VIH/SIDA : Mythes et Réalité

Qu'est-ce que le VIH?

Le virus de l'immunodéficience humaine (VIH) est généralement considéré comme étant la cause du SIDA (syndrome d'immunodéficience acquise). Le VIH détruit progressivement le système immunitaire de l'organisme, rendant celui-ci vulnérable à toute une variété de maladies.

Qu'est-ce que le SIDA?

Le mot SIDA est l'acronyme du terme « syndrome d'immunodéficience acquise ». Il correspond au stade avancé de la maladie considérée comme étant due au VIH.

Comment devient-on contaminé par le VIH?

Le VIH peut se transmettre de plusieurs façons :

- par contact sexuel — vaginal ou anal — non protégé;
- en partageant des seringues et des aiguilles d'injection avec d'autres personnes;
- par une mère séropositive, avant la naissance ou en allaitant son bébé;
- par transfusion de sang ou de produits dérivés du sang contaminés au VIH (avant 1986). Depuis 1986, tous les dons de sang faits au Canada sont soumis à un test de dépistage du VIH.

Le VIH ne se transmet pas par les moyens suivants :

- par simple contact (serrer ou embrasser une personne ou lui donner la main);
- en étant en contact avec les toilettes, les tasses ou les verres, les fontaines, les vêtements, les aliments ou les insectes;
- en fréquentant une personne séropositive ou vivant avec le SIDA.

VIH/SIDA : les faits

- Les hommes et les femmes, qu'ils soient hétérosexuels ou homosexuels, peuvent être contaminés par le VIH ou par le SIDA.
- Environ un cinquième des Canadiens qui vivent avec le SIDA sont âgés de 20 à 29 ans et ont probablement été contaminés à l'âge de l'adolescence.

Pour avoir plus d'information, appelez :

Libérons-nous corps et âme
B.C. First Nations AIDS Society
102 - 1193 Kingsway Vancouver, C.-B.
V5V 3C9
Tél. : (604) 879-0906
Fax: (604) 879-1690


[Publications] [Retournez à la liste] [English]



DREAMSPEAKER

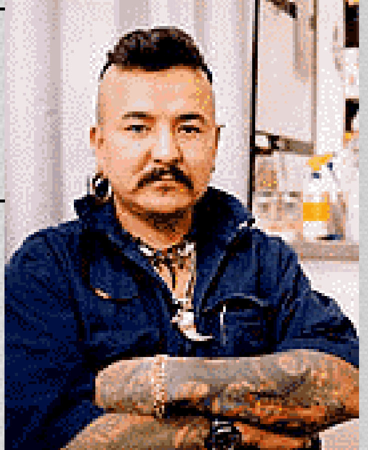
Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

L’art du tatouage avec Native Images Tattoo

par Bessie Brown

Pour Percy Lemaigre — propriétaire du salon de tatouage *Native Images Tattoo,* de Vancouver — se croiser les bras, c’est annoncer la marchandise.



Au printemps dernier, il m’a pris l’idée de me faire tatouer. J’avais vu un jeune homme arborant sur la jambe un magnifique tatouage à l’image d’un épaulard. C’est alors que, malgré tout ce qu’on m’avait dit contre les salons de tatouage, j’ai décidé de me rendre avec quelques amis chez *Native Images Tattoo*, dans la rue Commercial Drive, à Vancouver.

En franchissant le pas de la porte, nous n’avons pas été sans éprouver une certaine appréhension, sentiment qui s’est vite muté en véritable frayeur lorsque nous avons aperçu le propriétaire de l’établissement, Percy Lemaigre.

Percy était assis derrière un petit comptoir et représentait en tous points l’image que je m’étais faite du parfait tatoueur : un type en camisole et cheveux courts, les bras couverts de tatouages, colliers et boucles d’oreilles en prime, et avec une voix très, très impressionnante.

J’ai regardé l’album photos de tous les tatouages qu’il avait faits, et je les ai trouvés tous plus impressionnants les uns que les autres. En fait, je n’aurais jamais osé lui dire le contraire!

À 31 ans, Percy en a vu des carrés de peau... Le tatouage est un métier qu’il pratique depuis 15 ans et qu’il a contribué à sortir des réduits sordides où il avait été confiné pour en faire une mode, un véritable phénomène de culture des années 1990. « Tout ce que je sais, je l’ai appris par moi-même, dit-il, je n’ai jamais pris de cours d’art ou quoi que ce soit d’autre. »

Percy a fait beaucoup de chemin depuis qu’il a quitté son village du nord de la Saskatchewan.

Comme beaucoup d’entre nous, personne ne lui avait donné le mode d’emploi lorsqu’il a commencé sa vie de jeune homme. Il a fait bien des détours - et de son propre aveu quelques mauvais virages. Mais il dit qu’il a toujours su ce qu’il ferait dans la vie. « Sans savoir comment cela se passerait exactement, j’ai toujours su que je finirais par être tatoueur. »

Après une période d’apprentissage dans plusieurs salons de tatouage, Percy a décidé que ce qu’il voulait vraiment, c’était d’avoir sa propre affaire. « C’est alors que j’ai visité quelques banques pour demander un prêt. Je me disais qu’on ne refuserait pas de prêter de l’argent à un gars aussi gentil que moi! »

Et bien les banques trouvèrent plusieurs raisons de ne pas lui prêter de l’argent. « C’est à ce moment-là que je me suis aperçu que je devrais trouver quelqu’un qui avait de l’argent. À la fin, c’est ma belle-mère qui accepta de m’en prêter. Sans cette aide, je n’aurais jamais pu ouvrir cet établissement. »

Aujourd’hui, Percy est entièrement propriétaire de son entreprise. « Je suis bien content d’avoir mon propre salon. J’étais loin de penser que j’aurais un jour ma propre affaire. »

Depuis qu’il a ouvert *Native Images,* Percy a créé près de 1 300 tatouages. Il se spécialise dans l’art autochtone de la côte ouest, mais seulement 10 % à 20 % de sa clientèle est autochtone. « C’est un

créneau qui a beaucoup de potentiel inexploité. »

Sa réputation se fait en grande partie de bouche à oreille. « Mais un certain nombre de mes clients ont également vu mon travail dans des revues de tatouage. »

Mais Percy dit qu'aujourd'hui, beaucoup de professionnels viennent se faire tatouer. « Je vois beaucoup plus d'avocats, d'infirmières et de médecins qu'auparavant. »

Il voit également beaucoup plus de jeunes qu'auparavant. Bob, un cuisinier dans la petite vingtaine demande à Percy de lui faire un tatouage à l'effigie d'un tigre. Il dit qu'avoir un tatouage est devenu aussi commun que de porter une boucle d'oreille. « Cela n'a rien d'inhabituel, aujourd'hui. Presque tout le monde que je connais a un tatouage ou veut se faire tatouer. »

Les murs de Native Images sont couverts de dessins de tatouage. « Ça a l'air plus d'un musée que d'un salon de tatouage. Je veux que les gens se sentent en confiance quand ils viennent chez moi. »

Très peu de clients semblent se soucier des questions d'hygiène ou des risques liés au tatouage, dit-il. « À ceux qui le demande, je réponds que je n'utilise que des aiguilles neuves et que je m'assure que tout est propre et stérilisé. »

De toute évidence, Percy adore son travail. « Je pourrais travailler tous les jours sans me plaindre. Je ne voudrais pas faire autre chose dans la vie. La vie est trop courte pour avoir un travail qu'on n'aime pas. »


[Publications] [Retournez à la liste] [English]



DREAMSPEAKER

Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

FIRSTHOSTS : pour le Tourisme Autochtone

par Jolayne Madden-Marsh



Enfin, Sandra White pourra voir le résultat concret de son travail. Elle travaille depuis trois ans à un projet de développement du tourisme chez les Autochtones de la Colombie-Britannique. « L'idée d'un programme de développement du service à la clientèle touristique était de fournir aux entreprises autochtones une information adaptée à leurs besoins », explique la gestionnaire du projet, Sandra White.

Lynn Phelan, du Senklip Native Theatre, a donné le premier atelier FirstHost au mois de juin, au club de golf Cherry Grove, propriété de la Première nation Osoyoos. La responsable du projet FirstHost, Katherine Robinson, de la Nuu-Chah-Nulth Economic Development Corporation, a donné un atelier de huit heures concernant le service à la clientèle touristique; cet atelier a été donné au Victoria Native Friendship Centre.

Ce qui distingue le projet FirstHost des autres programmes de développement du service à la clientèle, c'est qu'il met l'accent sur le tourisme culturel. Les participants apprennent à connaître les divers produits de tourisme culturel existant sur le marché et les questions et enjeux qui s'y rattachent.

La plupart des participants, appelés « membres du cercle », font déjà partie de l'industrie touristique, en tant que préposés au service à la clientèle, propriétaires d'entreprises touristiques et employés d'organisations autochtones. D'autres sont en train de changer de carrière, et veulent se familiariser avec

l'industrie du tourisme autochtone. Les ateliers FirstHost sont accessibles au public.

L'atelier consiste en quatre modules appelés « cercles d'apprentissage. » Le premier cercle concerne le tourisme — ce qu'est le tourisme, ceux qui font traditionnellement partie de l'industrie touristique, et quel genre d'entreprise on retrouve dans l'industrie touristique autochtone en Colombie-Britannique. Le deuxième cercle d'apprentissage concerne la clientèle — comment trouver sa clientèle, répondre à ses besoins et à ses attentes, et bâtir une relation de service avec elle. Ce module traite également du marché touristique de la Colombie-Britannique, et de la gestion des différences culturelles. « Il s'agit essentiellement des relations d'échange entre les cultures », explique Sandra White.

Le troisième cercle d'apprentissage est l'un des plus importants, et peut-être le plus intéressant au plan général. Il s'agit du service à la clientèle — l'aptitude à communiquer, l'accueil, le premier contact et la gestion des plaintes —, qui est d'abord traité du point de vue théorique puis mis en situation dans un exercice de jeux de rôles. À la fin de la journée vient le quatrième cercle d'apprentissage, qui traite du marché touristique au sein de la communauté de chacun des participants, afin que les nouveaux hôtes frais émoulus du programme FirstHost soient en mesure de donner de l'information exacte à leur clientèle.

« J'ai évalué qu'il y avait actuellement plus de 250 entreprises autochtones liées au tourisme en Colombie-Britannique, dit Mme White. Et il y a probablement plus de 1 500 personnes actuellement employées dans l'industrie du tourisme autochtone. » On prévoit qu'environ 1 300 Autochtones de la Colombie-Britannique seront formés à l'art du service à la clientèle touristique à la fin de la première année du programme FirstHost.

Le logotype du programme a été conçu en fonction du marché autochtone. Il incorpore des symboles traditionnels comme le cercle et les quatre points cardinaux qu'on peut représenter comme quatre personnes se faisant face, en symbole d'unité entre les peuples et comme les quatre modules de l'atelier. Les deux plumes d'aigle représentent l'amour, la paix et l'harmonie.

C'est la Urban Native Indian Education Society (UNIES) qui a créé le programme FirstHost, de concert avec Développement

des ressources humaines Canada et le Ministry of Skills, Training and Labour de la Colombie-Britannique. Le programme FirstHost est la propriété de la UNIES.

Pour avoir plus d’information au sujet du programme FirstHost, s’adresser à Sandra White, au numéro at (604) 929-3917.



[Publications] [Retournez à la liste] [English]



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

Tribal Accents

par Bessie Brown

Après quelques minutes de conversation avec Kathy Humpherville, vous commencez déjà à trouver plus sympathique le type « entrepreneur ».

Après une vingtaine de minutes, vous commencez à penser que vous pourriez vous lancer dans les affaires et ouvrir votre propre petite entreprise.

Lorsque vous la quittez, il ne fait plus aucun doute dans votre esprit que sa boutique d'art et d'artisanat, Tribal Accents, est établie à demeure et qu'elle va prospérer.

Mme Humpherville est propriétaire de Tribal Accents, une boutique qu'elle a aménagée au centre-ville de Prince Rupert. Même si ce n'est pas l'énergie qui lui manque, elle affirme ne pas pouvoir faire fonctionner la boutique à elle seule et attribue son succès à l'aide de sa famille. « J'ai six filles et, à un moment ou l'autre, elles ont toutes travaillé à la boutique. Et mon mari Ken fabrique certaines des pagaies et fait d'autres sculptures », a t-elle précisé.

Après quelque sept ans, l'entreprise fait plus que subsister. « Je ne pensais pas que cette boutique allait un jour devenir notre principale source de revenus, a-t-elle indiqué, mais au fil des ans, c'est ce qui est en train de se produire. À certains égards, cela a été difficile. Nous avons vu beaucoup de boutiques ouvrir et fermer leurs portes sur cette rue. Mais, je sens que nous sommes ici pour longtemps. »

Kathy, originaire de Metlakatla, attribue également sa réussite au fait qu'elle a de quoi offrir presque à chaque client qui visite la boutique : coffrets en bois cintré, tambours, pagaies, poterie, poupées, capteurs de rêves, paniers, t-shirts, imprimés sur soie, couvertures à boutons, cassettes de musiques traditionnelle et contemporaine et robes et vestes de cuir.

Elle confectionne elle-même toutes les robes et les vestes. « Ces robes se vendent environ 1 000 $ — le prix dépend du travail de broderie perlée., précise-t-elle. Nous avons reçu plusieurs commandes de robes de mariée en cuir. Ce qui fait le charme de ces robes, c'est qu'on peut les porter en d'autres occasions, par exemple lors des potlatch. »

« La plupart des articles en vente sont l'oeuvre d'artistes locaux. Évidemment, nous ne pouvons acheter tout ce qui nous est offert. Ce ne serait pas rentable. Mais nous cherchons vraiment à encourager nos artistes locaux. »

Lorsqu'elle n'est pas occupée à administrer sa boutique, Kathy trouve le temps de participer à des défilés de mode. « Je n'y vais pas aussi souvent que je le voudrais, dit-elle, car les préparatifs sont longs. Cependant, j'y trouve beaucoup de plaisir, car mes filles servent de modèles pour présenter les vêtements et les accessoires que je dessine et confectionne. »

Si elle a un message à donner aux entrepreneurs en devenir, c'est de ne pas se laisser aller au découragement. « Il faut du temps pour s'établir, affirme-t-elle. J'ai traité avec des artistes qui veulent vendre leurs oeuvres sur le champ — cela se produit à l'occasion, mais parfois ils faut patienter un certain temps pour réussir à les vendre. »

Mme Humpherville raconte que l'une de ses plus grandes sources de satisfaction est de pouvoir faire connaître aux clients l'histoire et la culture des Premières nations. « Il importe qu'ils sachent et comprennent que le dessin qu'ils voient sur une

pagaie ou un tambour est plus qu'esthétique. Il a une signification profonde pour les membres des Premières nations ».



Les dessins de la nation Tseshaht ornent les murs et le plancher de la nouvelle succursale de la Banque de Montréal qui a ouvert en mars sur la réserve Tsehaht.

.



[Publications] [Retournez à la liste] [English]



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

Un Groupe du Centre Ha-Ho-Payuk au Nouveau-Mexique

par Caledonia Fred, étudiante

Le Centre d'éducation pour adultes Ha-Ho-Payuk, de Port Alberni, en Colombie-Britannique, est un centre d'enseignement autochtone qui offre le programme de formation de base des adultes et des cours préparatoires aux études collégiales. Récemment, un groupe du Ha-Ho-Payuk s'est rendu au Nouveau-Mexique pour un voyage culturel et éducatif de 10 jours. Voici le récit de ce voyage.

« Grâce à une solide planification, à une campagne de collecte et à l'appui massif de la collectivité, nous avons pu réaliser notre rêve. Le 16 avril dernier, douze étudiants, deux professeurs, trois aînés et un artiste local ont pris l'avion pour atterrir quatre heures plus tard à Tohatchi, au Nouveau-Mexique. Une fois rendus à destination, on nous a présenté aux aimables hôtes qui allaient nous accueillir dans leur demeure pour la semaine.

Nous avons appris que « Navajo » signifie « voleur » en espagnol, de sorte que nos hôtes préfèrent se faire appeler Diné, ce qui signifie « le peuple ». Chaque matin, nous avions rendez-vous à la salle de bingo de l'église catholique pour prendre connaissance du programme de la journée.

Durant notre séjour, nous avons visité deux écoles élémentaires (dont un pensionnat), et l'école secondaire. Dans chacune d'entre elles, nous avons présenté un spectacle de trois danses, pour ensuite nous présenter et parler de nos origines, de notre culture et de nos impressions sur la visite des Diné. Nous avons également fait une randonnée dans le Canyon de Chelly, un canyon de 600 pieds de

Credits

profondeur où les Diné avaient été massacrés vers la fin des années 1800. Au fond de la vallée, on a pu visiter des ruines anciennes et voir des pétroglyphes et nous pouvions apercevoir les cavernes creusées dans les parois des falaises.

La communauté a organisé un potluck en notre honneur et les Diné ont profité de l'occasion pour nous en faire connaître davantage sur leur culture et nous avons échangé la politesse, puis chanté et dansé pour nos hôtes.

Plus tard dans la semaine, nous avons visité Window Rock, en Arizona, capitale de la nation Navajo. Son gouvernement comprend trois secteurs : législatif, exécutif et judiciaire. La nation Diné comprend 200 000 personnes réparties entre 110 entités ou sections administratives. Nous avons visité les secteurs législatif et exécutif, puis écouté un bref exposé sur leur fonctionnement.

Nous avons tous assisté à un rite de purification à la fumée dans une hutte traditionnelle utilisée pour la prière. Certains ont pris part à une cérémonie de la suerie tandis que quelques autres ont assisté à une réunion à la Native American Church.

Pour conclure notre visite, nous avons organisé un dîner de remerciement pour nos hôtes. Nous leur avons remis des cadeaux et de la farine et avons fait nos adieux. Nous avons ensuite dansé pour eux et ils nous ont remercié par des chants et des danses. En route vers Albuquerque, nous avons fait une halte pour rencontrer le président de la nation Acoma. Il nous a parlé du passé et de l'avenir, de la situation de la nation Acoma et de son rôle de président.

Les 26 et 27 avril, nous avons assisté au Gathering of Nation Powwow, le plus important pow-wow en Amérique du Nord. Certains d'entre nous ont participé à la danse inter-tribale, une danse à laquelle tous ceux qui ont le coeur à la danse peuvent se joindre. Les artisans et artistes de plusieurs nations avaient monté des kiosques de vente de leurs oeuvres. D'après les estimations, il y aurait eu 25 000 personnes au stade le samedi. C'était très impressionnant de voir un si grand nombre d'autochtones rassemblés au même endroit.

Environ soixante-quinze pour cent des Diné connaissent leur langue traditionnelle. Ils accomplissent encore leurs rites et ont leurs sorciers guérisseurs. La vigueur de leur culture et de leur langue nous a inspirés et nous a amenés à vouloir en savoir davantage sur notre propre culture. Nous avons réellement apprécié la présence des aînés qui nous ont accompagnés et nous en avons appris en les écoutant raconter notre culture aux Diné. Nous n'oublierons jamais l'expérience que nous a fait vivre ce voyage.





DREAMSPEAKER

Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

Inauguration du terminal de traversiers Kitasoo



Toutes nos félicitations à la B.C. Ferry Corporation, pour son nouveau trajet, le Adventure Circle Tour. Le premier traversier de ce nouveau trajet a accosté à Klemtu le 13 juin dernier. On peut voir ici le chef de la Première nation Kitasoo, Archie Robinson, remettre une pagaie au directeur général associé du MAINC pour la région de la Colombie-Britannique, Bill Montour, comme symbole d'appréciation pour la contribution de 400 000 $ accordée par le ministère au projet. Le traversier desservira Klemtu, Bella Bella, Rivers Inlet, Ocean Falls, Port Hardy et Bella Coola, ainsi que les collectivités voisines de la côte. Le *Queen of Prince Rupert*, vieux de 29 ans, sera remplacé au cours des trois prochaines années au coût d'environ 70 millions de dollars.

Inauguration du terminal de traversiers Kitasoo

Credits


[Publications] [Retournez à la liste] [English]



DREAMSPEAKER

Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1996

AU SOMMAIRE:

Dreamspeaker est une publication du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien (MAINC), région de la Colombie-Britannique. Les avis qui y sont exprimés ne sont pas nécessairement conformes à la politique du MAINC.

Rédaction : Toni Timmermans.

Collaborateurs : Bessie Brown, Lyse Cantin, Jolayne Madden-Marsh, Martha Reeve, Jacqueline Davis, Caledonia Fred, Allan M.

Veuillez envoyer votre correspondance à l'adresse suivantes :

Services exécutifs MAINC,
région de la Colombie-Britannique
650-1550 Alberni Street
Vancouver (C.-B.)
V6G 3C5
Tél. : (604) 666-2944 ou 666-5232
Fax : (604) 666-1210

Also available in English.



[Publications] [Retournez à la liste] [English]